



Religions et coronavirus Et Dieu dans tout ça ?



Avant-propos

Certains l'accusent d'avoir répandu la pandémie. D'autres le prient de les éloigner du fléau. La plupart l'ignorent, l'urgence est ailleurs. Un Dieu qui punit, un Dieu qui libère. La Bible n'esquive pas les questions que suscite une telle tragédie. On y découvre des pistes de sens pour une spiritualité en temps de confinement. À condition de la lire autrement.

MOTS-CLÉS

Coronavirus
Fondamentalisme
Religion
Spiritualité

Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

« Une bonne petite guerre et on les reverra » disaient les anciens qui se lamentaient devant les bancs vides de l'église. Voici qu'une « guerre » éclate contre un ennemi invisible mais les églises, les temples, les mosquées, les synagogues sont fermées. Les religions ne pourront donc tirer parti des peurs pour se refaire une santé. Les croyants sont confinés dans leur maison.

Pourtant certains d'entre eux ont continué de se rassembler au mépris des règles sanitaires et de confinement. On a pointé du doigt le grand rassemblement évangélique de mi-février à Mulhouse comme responsable de la propagation de l'épidémie dans la région du Grand Est et plus largement. Durant une semaine, les fidèles pentecôtistes se sont embrassés, enlacés, donné la main. C'était avant l'imposition des règles de distanciation physique. Une étude récente fait état de ce que la plupart ont été infectés sur place, soit entre 2 000 et 2 500 personnes qui sont ensuite rentrées chez elles dans différents coins de France mais aussi en Corse et en Guyane et dans les pays limitrophes.

En Iran, les ayatollahs ont longtemps refusé la fermeture des lieux saints au nom de l'immunité octroyée par Allah aux pèlerins. Dans la banlieue de Tel-Aviv, le quartier ultra-orthodoxe de Bnei Brak s'est retrouvé encerclé par l'armée : les deux cents mille juifs qui y vivent refusent de se soumettre aux lois de l'état au nom de la Thora. Ils font davantage confiance à leurs rabbins qui leur serinent que la pratique religieuse et l'étude biblique protègent de tous les maux. Résultat : début avril, septante-cinq mille d'entre eux étaient infectés. Ironie de l'histoire : ils se retrouvent maintenant « emprisonnés » comme les Palestiniens de Gaza, non loin de là !

Assurance divine

La Bible regorge en effet de récits de catastrophes, d'épidémies, de famines, de guerres, de tyrannies cruelles et sanglantes dans lesquels Dieu est impliqué. « Dans le monde où la Bible est née, ce qui est incompréhensible pour l'humain est nécessairement dû au divin, explique l'exégète André Wénin. Devant ce genre de phénomène, les gens s'interrogent et cherchent des réponses dans la religion. »

Pour interpréter ces textes aujourd'hui, il s'agit donc de tenir compte du fait qu'ils ont été écrits dans un monde présicientifique. Ce que des courants religieux fondamentalistes ne font pas. Par-delà le décalage culturel, les récits bibliques sont pourtant riches de sens pour leurs lecteurs. À condition de les lire autrement.

Les premiers chapitres de l'Exode, un des livres de la Bible, racontent les péripéties de la libération d'un peuple qui s'émancipe du pouvoir tyrannique du pharaon d'Égypte. On y relate notamment la mort des premiers-nés égyptiens frappés par un fléau que le récit attribue au refus entêté de Pharaon de laisser partir le peuple qu'il opprime. « *Quand un despote va jusqu'au bout de sa folie meurtrière pour garder le pouvoir, cela se termine toujours par tuer l'avenir de la nation elle-même, commente l'exégète. La mort des premiers-nés signifie en fait que le pharaon qui s'obstine dans sa volonté de tout contrôler, en vient à priver son peuple de tout avenir.* » Ce récit déconstruit les mécanismes qui font qu'un dictateur finit toujours par entraîner une partie de son peuple dans sa chute. L'histoire des dictatures au siècle dernier le montre assurément. Il ne faudrait pas que la crise du Covid-19 renforce une société de la surveillance et du contrôle.

Porte de sortie

Pour échapper à la dixième plaie d'Égypte, les Hébreux se confinent dans leur maison, derrière leur porte marquée du sang d'un agneau. « *Ils sont protégés parce qu'ils sont engagés. Le sang de l'agneau qu'ils mettent sur leurs portes est le signe de leur engagement dans l'Alliance et de leur rupture avec l'idéologie répressive de la religion égyptienne* » explique le rabbin Rivon Krygier de la synagogue Adath Shalom à Paris.

Le peuple hébreu se sauve de la folie meurtrière de Pharaon. Mais pourquoi du sang d'agneau sur les linteaux de la porte ? « *Cela relève de la symbolique de l'agneau pascal, un agneau mâle d'un an sans défaut, explique André Wénin. Son sacrifice signifie que l'on renonce à quelque chose de fondamental pour l'avenir du troupeau. C'est l'inverse d'un pouvoir despotique comme celui de Pharaon qui cherche à contrôler l'avenir : sacrifier une bête potentiellement essentielle pour l'avenir du troupeau et donc de ses propres biens,*

c'est se montrer libre de cette tentation. Mettre le sang sur les portes, c'est montrer qu'on refuse ce monde-là. Voilà pourquoi ces gens-là sont épargnés. » Les Hébreux se protègent et manifestent en même temps leur opposition par des gestes-barrières vis-à-vis d'un système aliénant. Ils quitteront l'Égypte pour se lancer à travers le désert dans une aventure dont ils ne connaissaient même pas l'issue.

Accepter le tragique

Certaines conceptions religieuses interprètent les maladies comme une punition de Dieu ou un châtement divin. Le rabbin ultra-orthodoxe Meir Mazuz a déclaré que l'épidémie de coronavirus constitue une punition de Dieu consécutive à la Gay pride. D'autres responsables religieux considèrent que le Covid-19 est un fléau envoyé par Dieu pour punir les humains de leur immoralité. Inspirée par les évangiles, la foi chrétienne rompt avec ce genre d'interprétation qui traîne encore parfois dans les têtes, dans les discours ou dans les expressions comme « Qu'est-ce j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? ». Les textes sont nombreux où l'on voit Jésus s'inscrire en faux par rapport à ce lien entre péché et maladie. Il récuse ses disciples qui considèrent que la cécité dont souffre un aveugle de naissance est le signe de son péché ou de celui de ses parents.

Un autre passage des évangiles est riche de sens par les temps qui courent : l'affaire des Galiléens massacrés par Pilate, le gouverneur romain, et l'effondrement de la tour de Siloé à Jérusalem qui a fait dix-huit victimes. Jésus refuse d'assimiler ces catastrophes à l'intervention d'un Dieu qui veut punir. « *Ce sont deux tragédies, commente André Wénin. Que la responsabilité humaine soit impliquée ou non, la tragédie fait partie de l'existence. Et l'attribuer à Dieu, c'est une certaine manière de se tirer d'affaire en disant que cela ne nous concerne pas. Dans cet effondrement de la tour comme dans le massacre perpétré par le pouvoir d'occupation, les gens qui sont morts n'y étaient pour rien non plus.* » Qu'ils soient victimes d'un accident ou de la violence répressive d'un pouvoir.

Du confinement à l'attente

Après la mort de Jésus, le groupe des disciples s'est enfermé « par peur des juifs » dans un lieu qu'ils ont verrouillé. Le confinement est volontaire : « *Dans cet épisode, on ne se confine pas parce que l'on est face à un ennemi invisible dont on ne sait pas où et quand il peut frapper, commente André Wénin. Les disciples s'isolent et s'enferment par peur d'un ennemi identifiable qui a déjà montré sa capacité de nuire et auquel on cherche à échapper. La peur des juifs est la peur de représailles de la part de ceux qui ont conduit Jésus à mourir sur la croix du supplice.* » Mais le début du livre des Actes des Apôtres révèle un changement dans l'esprit des disciples : « *Ce temps de confinement vécu dans la peur devient un temps d'attente et d'espérance puisque Jésus leur a promis la venue de l'Esprit.* » Il y a transmutation : le lieu de la peur devient le lieu de l'espoir. Avènement d'une Pentecôte.

Avec cette crise du Covid-19, les religions se retrouvent, ensemble et partout, au pied du mur. Face à des défis qu'elles n'ont jamais connus. C'est inédit. Certains considèrent ce temps comme un « kairós », un moment favorable pour s'arrêter, se remettre en question et réfléchir sur la présence des religions dans la société et l'humanité. D'autres consacrent ce temps précieux pour redécouvrir les textes fondateurs et leur donner une nouveauté. D'autres encore interrogent le sens des rassemblements et de la vie communautaire à l'heure où les croyants sont sevrés de leurs célébrations et prières communes habituelles. Et d'autres s'accrochent encore à ce qui pourrait devenir un passé révolu.



Thierry Tilquin,

Formateur permanent au Cefoc

Cet article a été publié dans le magazine L'Appel, n°427, mai 2020, pages 7-8.